

## 2. Le boirdgie de tchievres

Vôs me crairès se vôs voeulès mains vôs peutes être chure qu'i ne vôs veux pe recontè des mentes... E y avait enne fois, dains le Vâ, in boirdgie de tchievres que voyait bin soeuvent, coitchie dains les sâces, de belles djuenes baïchates, tot vêtis de roudge et de biainc, déchendre dechus lai tierre, dâs le cie, le long d'in felè d'airaingne, po allè beugnie dedains lai riviere. E les révisaît se devêtre, sâtè dedains l'ave et noie cman des poichons, sains ôjê quasi siouessyè. Nian, è n'avait dje-mais ren vu de che bé.

Enne fois qu'elles piondjînt tus ensoinne è preniét les haillons d'enne de yos et se sâvé dains le bôs, pouértcheyiè pai ceté que n'avait saïvu se revêtre. S'elle rittaît bin, è rittaît encoé meux et peus, tiaïnd qu'elle le raittrapé, le soraille avait dje pris saï meüssie. En ne voyait plus les felès de lai Vierdge et lai djuene baïchate ne seut remonté à cie cman les âtres. E y feut bin foeuhe de demoêrê dechus lai tierre, de cheûdre le djuene boirdgie et ses tchievres et de deveni saï fanne. Es n'eunent pe d'afaints, mains ès feunent tôt mîmne binhévuroux.

Le soi des naces, elle avait dit en son djuene hanne :

— Le tchâd-temps, te ne me léchérés djemaïs tot de pai moi en l'ôtâ, te me poirés d'avôd toi à tchaimpoi, po voidjê les tchievres.

— Mains poquoi don, dôbatte ?

— Po çoli.

— Po çoli quoi ?

— Po ren... Ne m'en demande pe de pus.

— Et bin, en se coijeron.

Tiaïnd que le tchâd-temps feut li, lai fanne di boérdgie de tchievres se bottét ai allé tos les djoués d'avôd lu et ses migates. El allé bin enne semaine mains, in yundi le maitin, le boirdgie ne voeulét pus po tos les diaïles que saï fanne venieuche à tchaimpoi d'avôd lu. Les âtres boirdgies, de tchievres, de berbîs et de poues, les bovies, se rîint de lu, poêche qu'è prenait saï fanne dains lai côte. Es y demandint lai-voué qu'èl avait aitchetê çte nouvelle gueisse. Els en diïnt

## 2. Le chevrier

Vous me croirez si vous voulez, mais vous pouvez être sûr que je ne veux pas vous raconter des mensonges... Il y avait une fois, dans la Vallée, un berger de chèvres qui voyait bien souvent, caché dans les saules, de belles jeunes filles, toutes vêtues de rouge et de blanc, descendre sur la terre, depuis le ciel, le long d'un fil d'araignée, pour aller se baigner dans la rivière. Il les regardait se dévêtir, sauter dans l'eau et nager comme des poissons, sans oser quasi souffler. Non, il n'avait jamais rien vu de si beau.

Une fois qu'elles plongeaient toutes ensemble il prit les habits de l'une d'elles et se sauva dans le bois, poursuivi par celle qui n'avait pu se revêtir. Si elle courait bien, il courait encore mieux et puis, quand elle le rattrapa, le soleil s'était déjà couché. On ne voyait plus les fils de la Vierge et la jeune fille ne put remonter au ciel comme les autres. Elle fut bien forcée de demeurer sur la terre, de suivre le jeune berger et ses chèvres et de devenir sa femme. Ils n'eurent pas d'enfants, mais ils furent tout de même bienheureux.

Le soir des noces, elle avait dit à son jeune homme :

— L'été, tu ne me laisseras jamais toute seule à la maison, tu me prendras avec toi au pâturage, pour garder les chèvres. Mais pourquoi donc, petite folle ?

— Pour cela.

— Pour cela quoi ?

— Pour rien... Ne m'en demande pas plus.

— Et bien, on se taira.

Quand l'été fut là, la femme du berger des chèvres se mit à aller tous les jours avec lui et ses biquettes. Cela alla bien une semaine mais, un lundi matin, le berger ne voulut plus pour tous les diables que sa femme vienne au pâturage avec lui. Les autres bergers, de chèvres, de brebis et de porcs, les bouviers, se riaient de lui, parce qu'il emmenait sa femme dans la forêt. Ils lui demandaient où il avait acheté cette nouvelle chèvre. Ils lui en disaient bien d'autres, que je ne veux pas redire ici. Après la messe du dimanche, Sur le Côté,



bîn de l'âtre, qu'i ne veux pe redire ci. Aîprès lai māsse di duemoinne, Chus le Côté, è y en é que y aivînt demaindè s'él étaitchaît aïtot sai fanne en lai roïche, lai neût.

Lai pouere djuene fanne eut bél ai pueré, è y faillet, ci djoué-li, demoéré de pai lé en l'ôtâ. Tot lai maitenée, elle s'enfromé ai ciê et ne voelét oeuvie lai pouetche en niun. Lai vâprée, elle oeuvrét tot d'in cōp lai pouetche tot à laïrdge et se bottét ai fuere cman enne dôbe en lai Fin des Près, en lai rive de lai reviere. Elle se dévétét vite dains les sâces et sâté dains l'âve po beugnie. Cman qu'elle était hêvurouse de noic dedains lai reviere! Elle piondjaît cman enne raïne et remontaît chus l'âve in pō pus loin. Qué belle djoïnnée è fe-saît! Le soroille baillaît. Tot d'in cōp ses véyes caïmerâdes déchendennt di ciè vés lé, le long des felês d'airaingne.

— Remonte vite d'aivô nos leûchus, nos ains tendu in felê po toi. Dépâdjans-nos de nōs revêtre, voili ci laïrre de boirdgie que s'aimoïne lai-devaint d'êvô le boc et les tchievres.

El airaît failu les vouere remonté le long des felês! Elles grêpoinnint pus vite que des airaïngnes. Le pouere boirdgie airrivé droit po vouere sai djuene fanne s'embrue dains enne biaintche nue. Elle était predju po lu. El était vavré mite-naint. E se bottét ai pueré. Le boc, les tchevris, les tchevrat-tes et les tchievres puereñnent aïtot. Tiaïnd qu'èl eut prou pueré le boirdgie se bottét ai rire. Es s'en rallé contre l'ôtâ en tchaintaint in laouti. Poquoi s'en faire, non pé? At-ce qu'enne fanne en vât le cōp?

il y en avait qui lui avaient demandé s'il attachait aussi sa femme à la crèche, la nuit.

La pauvre jeune femme eut beau pleurer, il lui fallut, ce jour-là, demeurer seule à la maison. Toute la matinée, elle s'enferma à clef et ne voulut ouvrir la porte à personne. L'après-midi, elle ouvrit tout d'un coup la porte tout au large et se mit à fuir comme une folle à la Fin des Prés, à la rive de la rivière. Elle se dévétit vite dans les saules et sauta dans l'eau pour se baigner. Comme elle était heureuse de nager dans la rivière! Elle plongeait comme une grenouille et remontait sur l'eau un peu plus loin. Quelle belle journée il faisait! Le soleil brillait. Tout d'un coup ses vieilles camarades descendirent du ciel vers elle, le long des fils d'araignée.

— Remonte vite avec nous là-haut, nous avons tendu un fil pour toi. Dépêchons-nous de nous habiller, voilà ce vœu de berger qui s'amène là-devant avec le bouc et les chèvres.

Il aurait fallu les voir remonter le long des fils! Elles grimpaient plus vite que des araignées. Le pauvre berger arriva droit pour voir sa jeune femme s'introduire dans une nuée blanche. Elle était perdue pour lui. Il était veuf maintenant. Il se mit à pleurer. Le bouc, les chevreux, les chevrettes et les chèvres pleurèrent aussi. Quand il eut assez pleuré le berger se mit à rire. Il s'en retourna vers la maison en chantant un laouti. Pourquoi s'en faire, n'est-ce pas? Est-ce qu'une femme en vaut le coût?